

OCTAVE FEUILLET

Le curé de Bourron



BeQ

Octave Feuillet

Le curé de Bourron

nouvelle

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1331 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Julia de Trécœur

Monsieur de Camors

La petite comtesse

Histoire de Sibylle

Le roman d'un jeune homme pauvre

Honneur d'artiste

Les amours de Philippe

Le curé de Bourron

Édition de référence :
Paris, Calmann Lévy, Éditeur, 1889.

Numérisation : Pierre-Henri François ([site](#)).

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Il y a quelque vingt ans, j'étais nommé, quoique indigne, bibliothécaire du palais de Fontainebleau. Au mois de juin 1868, je vins occuper en cette qualité (pour peu de temps, hélas !) l'ancien appartement du ministre Louvois, sur la grande cour d'entrée dite du Fer-à-Cheval – ou des Adieux. J'étais fort bien là, et même trop bien, mon salon mesurant à peu de chose près les dimensions du grand salon du Louvre. C'était vraiment trop pour un homme seul. J'étais venu seul en effet, n'ayant pas cru devoir faire à Fontainebleau mon installation de famille, d'abord parce que je n'étais astreint à la résidence que pendant les séjours passagers de la cour, et peut-être aussi par un juste et prophétique sentiment de la fragilité des choses de ce monde.

Cette année-là, précisément, l'empereur et l'impératrice devaient passer à Fontainebleau toute la saison d'été. Quand Leurs Majestés apprirent que le bibliothécaire était campé en

garçon dans son vaste appartement, elles eurent l'extrême bonté de le faire inviter à s'asseoir chaque jour à leur table. Je profitai pendant près de trois mois de cette bonne grâce souveraine, et il m'est resté de cette intimité quotidienne un fonds de souvenirs d'une douceur et d'une tristesse incomparables. Ces souvenirs étaient écrits au jour le jour. Le moment n'est pas venu, s'il doit venir jamais, de les livrer au public qu'il me soit permis seulement d'en détacher un épisode, parmi les moins intimes.

Je dois convenir que ma place de bibliothécaire ressemblait terriblement à une sinécure. Nourri dans les abus de l'ancien régime, je profitais de celui-là avec une sorte de douce inconscience. Ce n'était pas ma faute, au surplus, si mes fonctions n'étaient pas plus actives. J'étais tout prêt à donner des livres aux amateurs de littérature ; mais, à l'exception des habitants du palais, personne ne m'en demandait. Il me semble me rappeler que j'ai vu quelques curieux traverser la bibliothèque le dimanche, mais aucun

d'eux ne poussait la curiosité jusqu'à l'indiscrétion. Je n'en passais pas moins de longues heures perché sur la double échelle en bois d'acajou que je roulais à grand bruit d'un bout à l'autre de la galerie mais c'était uniquement pour mon plaisir.

Comme la plupart de mes lecteurs le savent, la bibliothèque du palais de Fontainebleau est installée dans l'ancienne galerie de Diane, précisément au-dessus de la galerie des Cerfs où Monaldeschi fut assassiné par l'ordre et à peu près sous les yeux de la reine Christine. On voyait alors, et je suppose qu'on voit encore dans l'encadrement d'une fenêtre de la bibliothèque, sa cote de mailles trouée et tachée d'une rouille sanglante.

À l'extrémité de la galerie de Diane, s'ouvrait le cabinet du bibliothécaire, dont les hautes fenêtres donnaient sur les jardins de l'Orangerie, qui étaient dans ce temps-là les jardins réservés de l'impératrice. Il est impossible d'imaginer pour un poète, ou du moins pour un rêveur et un homme d'étude, une retraite plus agréable.

Chaque matin, quand j'arrivais entre huit et neuf heures dans ce lieu choisi, j'avais un moment d'extase. La saison d'été fut exceptionnellement belle et chaude cette année-là. Les grandes fenêtres, largement ouvertes sur les jardins, laissaient monter, avec de vagues odeurs de verdure et de fleurs, les notes fraîches d'un jet d'eau et les frêles chants d'oiseau qui s'élevaient de l'épaisseur des bosquets. À part ces bruits légers et charmants, c'était le silence recueilli des profondes solitudes, avec la sensation sévère et grandiose d'un intérieur de palais.

Ce fut là que je reçus un matin la visite d'un vieux prêtre, qui me conta son histoire d'une voix fort émue. Il se nommait l'abbé Pougeois. Il était depuis sa jeunesse curé de Bourron, village situé à quelques kilomètres de Fontainebleau, au-delà de la forêt.

Très lettré pour un curé de village, il avait découvert qu'un savant orientaliste du temps de Louis XIV, le Père Vansleb, dominicain, tombé

dans la disgrâce de Colbert, était venu mourir à Bourron après y avoir exercé les modestes fonctions de vicaire.

L'abbé Pougeois s'était attaché avec une sorte de passion pieuse à la mémoire de ce savant malheureux et oublié : il était parvenu à retrouver dans une chapelle de l'église de Bourron sa tombe ignorée, et il l'avait fait restaurer. Puis, secondé dans ses recherches par l'obligeance empressée de M. Champollion-Figeac, mon vénérable prédécesseur à la bibliothèque de Fontainebleau, il avait laborieusement rassemblé tous les éléments d'une biographie du Père Vansleb. M. Champollion-Figeac l'encourageait dans ce travail en lui promettant de lui faire obtenir, par l'intervention de l'empereur, le concours de l'état pour la publication de son livre, car l'abbé Pougeois présentait assez justement que la *Vie du Père Vansleb* ne tenterait pas beaucoup les éditeurs, et personnellement il était le plus pauvre des curés de campagne, fort incapable par conséquent de faire lui-même les frais de l'édition.

Sur les assurances que lui donnait M. Champollion, il avait poursuivi bravement son œuvre.

Après plusieurs années de travail, il l'avait enfin terminée dans la joie de son cœur, et il achevait de mettre au net son précieux manuscrit, formant la matière d'un fort volume in-octavo, quand M. Champollion-Figeac vint à mourir.

Ce fut un coup terrible pour le pauvre curé, qui perdait en même temps son ami et son unique protecteur. Il vit dès ce moment le long et cher travail de sa vieillesse cruellement stérilisé, son manuscrit condamné à un éternel incognito, et le Père Vansleb, son héros, retombé pour jamais dans l'oubli de la postérité.

M. Champollion avait été comme lui-même un érudit et un vieillard : à ces deux titres, il avait dû s'intéresser à ses savantes études ; mais qu'espérer du nouveau bibliothécaire qui n'était ni un érudit, hélas ! ni même un vieillard ?

Je me figure que j'apparaissais à l'abbé Pougeois comme une espèce de frivole muscadin duquel il ne pouvait attendre pour son Père

Vansleb, comme pour lui-même, qu'un accueil dérisoire.

Il avait fait évidemment un grand effort de courage pour affronter cette épreuve ; je le vis entrer les yeux inquiets, le front pâle et mouillé de sueur sous ses cheveux blancs. Il me dit d'une voix tremblante ses longs travaux, ses espérances, sa déception, ses angoisses.

Je me fis naturellement un plaisir de tromper ses appréhensions et de lui promettre mon concours, sans toutefois lui garantir le succès.

Le lendemain, il m'apporta son manuscrit, dont la masse considérable me rendit pensif. Je n'ai jamais ouvert sans tremblement les manuscrits qu'on m'a fait l'honneur de me soumettre mais jamais je n'en avais ouvert aucun avec autant d'inquiétude. Il aurait fallu, à la vérité, que l'œuvre de l'abbé Pougeois fut bien médiocre pour que ma conscience se refusât à la recommander aux puissants de la terre. Mais tout scrupule à ce sujet me fut épargné : la *Vie du Père Vansleb* était un ouvrage d'une lecture un

peu austère, mais très honorablement écrit, et d'un sérieux intérêt.

Restait à obtenir de l'empereur la somme nécessaire à l'impression du livre : mon vieux curé l'évaluait à six cents francs. Dans sa profonde pauvreté ce chiffre lui paraissait si énorme, qu'il hésitait à le proférer, et l'expression de sa physionomie n'eut pas été différente s'il se fût agi de six cent mille francs.

Admis par un sentiment de délicate courtoisie dans l'intimité de la maison impériale, il me convenait moins qu'à personne d'y jouer le rôle de solliciteur. Je m'étais donc imposé à cet égard une réserve absolue, et il fallait le cas tout exceptionnel de l'abbé Pougeois pour m'en faire sortir. Quoique l'empereur me témoignât une bienveillance presque affectueuse, la familiarité que je me sentais permise avec lui n'allait pas jusqu'à le chambrer dans un coin pour lui conter des histoires et lui adresser des requêtes. Une demande d'audience me parut trop solennelle,

sans compter que je me suis toujours défié à juste titre de mon éloquence. Bref, je rédigeai un petit rapport sur le livre de mon protégé, en rappelant l'espèce d'engagement que mon prédécesseur avait pris envers lui, et en insistant sur les parties touchantes et sentimentales de l'affaire.

Mon aimable ami Franceschini Pietri, secrétaire particulier de l'empereur, voulut bien se charger de lui remettre mon rapport.

J'avoue que je n'attendis pas sans inquiétude le résultat de ma démarche si honorable qu'en fût le motif, c'était une demande d'argent, et une demande d'argent a toujours un caractère particulier d'indiscrétion.

La somme n'était pas assez forte, à la vérité, pour grever la liste civile mais je savais que l'empereur était assailli de sollicitations du même genre, qu'il était forcé, par conséquent, de limiter ses libéralités et de les proportionner à l'importance de l'objet.

La réhabilitation du Père Vansleb lui

paraîtrait-elle d'une opportunité tellement impérieuse qu'il se jugeât obligé, en conscience, d'en payer les frais ? Cela semblait assez douteux, et, à part le petit désagrément personnel, je pouvais craindre pour mon pauvre vieux curé une amère déception.

Mon inquiétude ne fut pas longue. Le lendemain, je m'étais rendu comme de coutume à six heures et demie dans le salon de Saint-Louis, qui s'ouvre à l'extrémité de la galerie de François I^{er}, et où les hôtes du château se réunissaient un peu avant le dîner.

Presque aussitôt, l'empereur entra : il était suivi de Pietri, qui me chercha de l'œil et se dirigea vers moi :

– Pour votre curé, me dit-il, en me glissant dans la main un rouleau de trente napoléons.

Je vis que l'empereur me regardait, je m'approchai de lui et je le remerciai.

– Content de vous être agréable, me dit-il de sa voix douce et traînante ; et puis j'ai été très intéressé, très touché...

Il prit le bras de l'impératrice et on passa à travers un assez long dédale de salles et de corridors dans l'admirable galerie de Henri II, où l'on avait coutume de dîner pendant l'été, parce qu'on y trouvait plus de fraîcheur. On y en trouvait même trop quelquefois.

À part deux ou trois circonstances exceptionnelles, il n'y eut pas cette année-là à Fontainebleau d'invitations ni de fêtes. Toute la cour se composait de ce qu'on appelait le service, c'est-à-dire des dames d'honneur, des fonctionnaires du palais qui se succédaient à tour de rôle, et de quelques amis particuliers. Il y avait rarement à table plus d'une quinzaine de convives. Les dîners, surtout vers la fin du séjour, étaient en général très silencieux. Quoique toute étiquette fût bannie de ces réunions intimes, et malgré l'affabilité prévenante des personnes impériales, une réserve, naturelle en pareil lieu, réduisait la conversation à quelques paroles échangées à demi voix entre voisins.

L'empereur, triste, songeait, – l'œil distrait et

vague, – s'éveillant parfois de sa rêverie profonde pour adresser une question bienveillante à quelqu'un des assistants.

L'impératrice, avec sa grâce habituelle, essayait par instants de donner à l'entretien un tour général. Mais elle-même, dans les derniers temps, s'attristait.

L'ombre des tragédies prochaines semblait s'étendre déjà sur le vieux palais et sur ses hôtes.

L'empereur, tout en cachant ses souffrances, était dès cette époque gravement atteint du mal auquel il devait succomber. Déjà des bruits de guerre couraient. L'autorité du régime s'affaiblissait à l'intérieur. Les symptômes alarmants se succédaient de toutes parts, publics ou secrets. On s'en entretenait, on s'en inquiétait dans l'entourage. Le danger, le malheur, l'abandon, étaient dans l'air.

Pendant la soirée dont je parle, et que l'incident du curé de Bourron a particulièrement fixée dans ma mémoire, je me rappelle que je fus encore plus frappé que de coutume du malaise singulier et des pressentiments sinistres qui

semblaient peser sur les convives. Je pensais à ces dîners muets des dernières années de Louis XIV dont Saint-Simon et la mère du Régent nous ont laissé des descriptions si saisissantes.

La journée avait été d'une chaleur accablante, et, comme il arrivait souvent, elle se terminait par un orage qui était près d'éclater quand on se mit à table. Malgré les larges et hautes fenêtres ouvertes à la fois sur le parc et sur la cour Ovale, la magnifique galerie était plongée dans une demi-obscurité, et la table comme perdue au milieu. Les éclairs se répétaient presque sans intervalles, jetant des lueurs fauves sur les fresques du Primatice. Le jeune prince impérial, assis à la droite de son père, comptait à haute voix les secondes qui s'écoulaient entre chaque éclair et chaque éclat de la foudre. C'était une scène à laquelle la suite des temps devait prêter un caractère inoubliable.

En sortant de table on retournait dans le salon de Saint-Louis, où l'on prenait le café très

sommairement ; quelques hommes allaient fumer d'autres, à la suite de l'empereur, de l'impératrice et des dames, descendaient par un escalier extérieur dans la cour de la Fontaine, et passaient de là sur le bord de l'étang aux carpes.

On s'embarquait le plus souvent sur une des pirogues ou des gondoles qui formaient sur l'étang une flotte en miniature, et qui étaient remorquées par un petit vapeur.

Après les promenades en barque, l'impératrice avait coutume, par les lourdes soirées d'été, de s'asseoir sur un fauteuil de jardin devant la porte de son salon chinois, qui s'ouvrait en face de la pièce d'eau, et auquel on accédait par un escalier de cinq ou six marches. Sur ces marches recouvertes de tapis ou de nattes, on se groupait autour d'elle, et la conversation se prolongeait assez tard, en vue de l'étang piqué d'étoiles, et des grands ombrages qui l'enveloppaient.

Je me rappelle encore très nettement que ce soir-là le langage de l'impératrice témoignait d'une sorte de lassitude extraordinaire et de mélancolie profonde.

Il s'était passé dans la journée un fait assez insignifiant qui semblait cependant lui avoir laissé une impression très vive.

On revenait d'une promenade en forêt, et le char à bancs de l'impératrice, qui avait son fils auprès d'elle, courait au grand trot sur la route pavée, quand un individu assez mal vêtu, qui avait la mine d'un Italien, et qui marchait quelques pas en avant, s'arrêta brusquement, et affectant de garder son chapeau sur la tête, toisa l'impératrice et particulièrement le jeune prince avec un air de provocation évidente. Le prince, tout enfant qu'il était, sentit certainement l'insulte, car il se retourna vers l'homme et appuya sur lui un regard de défi et de dédain ; l'impératrice s'était retournée en même temps, le visage en feu, et les sourcils violemment contractés : les officiers de service se levèrent aussitôt dans les voitures, s'apprêtant à sauter sur la route. Mais l'impératrice leur dit de ne pas bouger, haussa légèrement les épaules, et fit signe aux postillons hésitants de continuer leur train.

L'impératrice avait-elle eu, comme quelques-uns d'entre nous, en face de cette apparition farouche et menaçante, un vague souvenir du fantôme de la forêt du Mans ?

Il est certain du moins que sa pensée en restait fortement préoccupée. Quand l'enfant impérial vint lui tendre ses joues avant de se retirer pour la nuit, nous vîmes qu'elle l'embrassait avec une effusion plus marquée que de coutume et quand il fut parti, après un silence :

– J'espère qu'il sera brave, mon garçon... ne croyez-vous pas... ?

Et elle ajouta à plusieurs reprises comme en rêvant :

– Mon petit garçon... mon pauvre petit garçon !...

Après une nouvelle pause silencieuse, par une secrète liaison d'idées qui se devine, elle vint à parler de l'empereur Maximilien dont la fin tragique était alors un événement récent.

Elle avait vu quelques jours auparavant la

veuve, jeune et charmante, nous dit-elle, du général Miramon, qui avait été fusillé à Queretaro en même temps que l'empereur.

Madame Miramon, qui avait suivi son mari jusqu'au lieu de l'exécution, en avait conté à l'impératrice les détails poignants, entre autres celui-ci qui n'est pas, je crois, très connu :

« Il y avait deux pelotons de soldats mexicains chargés de l'exécution, l'un formé de bons tireurs, et destiné à l'empereur l'autre, composé de recrues mal exercées. Quand l'empereur et Miramon arrivèrent, un officier désigna à Maximilien le peloton qui lui était réservé Maximilien se tourna alors vers Miramon et lui dit :

« – Je ne puis plus vous donner qu'un témoignage d'amitié ; mettez-vous là, je l'exige. »

Et il le fit placer devant le groupe des vieux soldats, se plaçant lui-même devant l'autre. Miramon fut tué sur le coup ; l'empereur fut massacré et souffrit longtemps.

L'impératrice avait les yeux mouillés de larmes en nous rapportant ce trait de générosité suprême, dont l'héroïsme la touchait à l'endroit le plus sensible de son cœur.

L'orage qui avait éclaté sur Fontainebleau, pendant cette soirée, n'avait pas réalisé toutes ses menaces. Il s'était dissipé après quelques averses. On entendait encore des gouttes d'eau tomber de feuille en feuille du haut des arbres gigantesques qui bordent l'étang, et à travers lesquels passaient des bouffées de vent soudaines.

Dans les intermittences de la conversation, l'impératrice écoutait ces bruits de la nuit et de la solitude.

– Mon Dieu ! dit-elle tout à coup d'une voix presque basse, comme j'aimerais à vivre dans quelque pays perdu... au fond d'un vieux château... où l'on entendrait le vent souffler dans les galeries... dans les arbres... sur la mer !... »

Puis elle se leva, rentra dans son salon où une de ses dames l'aida à se défaire de sa lourde

casaque chargée de broderies d'or, et prit sa place au milieu de la table de thé.

Comme un vieillard que je suis maintenant, je me suis laissé entraîner par mes souvenirs, et me voilà loin du curé de Bourron.

J'y reviens.

J'avais été très reconnaissant de la bonté empressée avec laquelle l'empereur avait fait droit à ma requête : je l'avais été plus encore de l'attention qu'il avait eue de me charger personnellement de remettre son offrande au curé de Bourron, au lieu de la lui faire parvenir par la voie officielle. Il y avait là un fond de délicatesse aimable qui était naturelle à l'empereur, dont la courtoisie était exquise. Il avait bien voulu comprendre que j'éprouverais un plaisir particulier à me faire moi-même auprès de mon protégé le porteur de la bonne nouvelle en espèces sonnantes.

Le lendemain, au saut du lit, je pris sur la

place du Château une vieille berline découverte qui devait être la berline de l'émigré et dont le cocher paraissait être l'émigré lui-même, et je me mis en route vers la paroisse de Bourron. La matinée était aussi belle et aussi riante que la soirée de la veille avait été sombre. Je fus bientôt dans la forêt, admirant les effets de lumière dans les ravines sauvages, et respirant à pleins poumons l'odeur aromatique des bruyères, des sapins et des genévriers qui craquaient déjà sous le soleil.

Je me sentais, à dire vrai, joyeux comme un enfant avec mon rouleau d'or dans ma poche.

J'entendis tout à coup un bruit de grelots derrière moi ; mon vieux cocher s'était retourné ; je vis qu'il arrêtait son cheval sur un des côtés de la route, et qu'il ôtait respectueusement son chapeau. Je m'étais retourné comme lui ; je vis un panier attelé de deux jolis poneys harnachés de filets qui arrivait grand train. Il y avait deux domestiques en livrée sur le siège de derrière, et dans le panier deux dames dont l'une conduisait. Je reconnus l'impératrice et une de ses

demoiselles d'honneur. Je m'étais levé dans mon modeste équipage, mon chapeau à la main.

L'impératrice passa à côté de nous comme un trait, en riant avec sa demoiselle d'honneur, me fit un gracieux signe de tête et me jeta gaiement quelques mots que je n'entendis pas, mais qui néanmoins m'enchantèrent. Elle-même semblait éprouver l'influence de cette radieuse matinée, et oublier pour un instant sa grandeur et ses tristesses.

Mon cocher reprit sa marche paisible pendant que le panier disparaissait au loin dans un tourbillon de poussière lumineuse.

Ce fut, autant que je m'en souviens, après avoir traversé la vallée aux Cerfs, que je découvris du haut d'une côte, au milieu d'une plaine immense, le clocher de Bourron noyé dans les vergers et dans les pampres.

Vingt minutes plus tard je sonnais à la porte du presbytère qui présentait l'aspect banal d'une maisonnette de village.

Une vieille femme vint m'ouvrir en traînant sa

jambe paralysée.

M. le curé, me dit-elle, était allé dire la messe dans une paroisse voisine mais il ne tarderait pas à rentrer.

Elle m'introduisit en attendant dans une salle basse carrelée qui servait à la fois de salon, de salle à manger, et de cabinet de travail.

C'était l'intérieur triste, froid et propre d'un pauvre parloir de couvent, avec des murs blanchis à la chaux, quelques images de sainteté dans leurs cadres en bois noir, quatre chaises et un fauteuil de paille recouvert d'un vieux coussin fané.

Dans l'embrasure d'une fenêtre était le petit bureau en noyer sur lequel avait été écrite la *Vie du Père Vansleb*.

Un jardin plus long que large et fort bien tenu formait le seul luxe de l'habitation.

Presque aussitôt j'entendis l'abbé Pougeois rentrer, puis conférer dans le corridor avec la vieille servante qui lui avait remis ma carte. Il se précipita dans la salle basse, murmurant avec trouble quelques paroles de bienvenue, battant

d'une main sa soutane poudreuse, et m'interrogeant d'un œil effaré.

– Monsieur le curé, lui dis-je, je viens vous rapporter votre manuscrit...

L'abbé Pougeois pâlit, et son visage s'allongea douloureusement.

– Et de plus, ajoutai-je en exhibant le fameux rouleau, six cents francs pour le faire imprimer.

– Ah ! monsieur... monsieur... est-ce possible ? Ah mon Dieu !... que l'empereur est bon... Nous allons boire quelque chose à sa santé, n'est-ce pas, monsieur ?... Mon Dieu que je vous remercie !

Il avait des larmes dans les yeux. Il retroussait déjà sa soutane pour descendre à sa cave, quand je lui fit observer que je ne prenais jamais rien entre mes repas. Il était désespéré. Il s'agitait en balbutiant de nouveaux remerciements, et en cherchant évidemment quelque autre moyen de me témoigner sa gratitude.

Je le tirai d'embarras en lui demandant à voir son jardin. Nous nous y promenâmes un moment,

au milieu des plates bandes bordées de buis, des beaux lis blancs, et des roses trémières. J'admirai surtout les treilles qui tapissaient les murailles, et qui visiblement étaient la joie et l'orgueil de l'abbé Pougeois. Elles étaient alors chargées d'un chasselas en pleine maturité qui faisait penser aux raisins merveilleux de la Terre Promise.

– Aimez-vous le chasselas, monsieur ? me dit l'abbé Pougeois avec une curiosité haletante.

– Monsieur le curé, je l'adore.

Il prit un air malicieux et méditatif.

Puis il me reconduisit jusqu'à ma vieille berline, qu'il suivit longtemps dans l'espace d'un œil attendri.

Le soir du même jour je recevais de Bourron une énorme hotte remplie de chasselas. Mon devoir était clairement tracé. La délicatesse la plus élémentaire me commandait de refuser ce cadeau, prix d'un service essentiellement gratuit, et cependant (j'en rougis encore après vingt années écoulées) cédant peut-être à la crainte de mortifier mon bon curé, – peut-être à la

corruption de ce temps-là, – peut-être simplement
à ma sensualité, – j’acceptai le chasselas.

Cet ouvrage est le 1331^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.